

I. Résumé du texte de M. Benasayag

Le vingt et unième siècle se caractérise par la généralisation du sentiment de crainte, de peur du futur et de ce qu'il nous réserve. Autrefois confiant dans le progrès, l'homme pense aujourd'hui qu'il se réserve des lendemains difficiles, qu'il se dirige vers un futur sombre et qui lui échappe totalement. Il ne peut qu'assister à ce déclin généralisé sans pouvoir y remédier.

Cependant, dans cet océan de vide, il semble à nos contemporains qu'ils peuvent malgré tout se raccrocher à une certitude, à une valeur sûre : l'individu. Loin d'être une réalité établie, au contraire de la personne, l'individu est en réalité un concept, le seul qui aurait survécu à la fin de l'histoire, à toute notion de sacré. Et cette désagrégation de toute valeur est inscrite dans la culture moderne et dans le capitalisme, ce n'est donc pas une surprise si elle intervient et cause la crise que nous vivons.

L'individu est en effet le mythe fondateur du capitalisme, celui qui lui donne son ressort et sa raison d'être. Car l'individu moderne est par définition celui qui n'est pas satisfait, celui à qui il manque quelque chose que la consommation et la croissance économique sont susceptibles de lui apporter.

(215 mots)

II. Dissertation

Pour beaucoup, la notion de progrès est une notion positive, qui marque le triomphe de l'humanité sur son environnement et ses difficultés initiales, depuis le paléolithique jusqu'à la modernité. Mais pour Miguel Benasayag, cette idée est au contraire celle qui marque l'imperfection humaine, l'insatisfaction permanente qui serait la destinée de notre espèce. Il affirme en effet que « L'homme est d'emblée conçu comme celui qui n'est pas encore tout à fait ce qu'il doit être. »

On peut tout d'abord constater que les hommes sont toujours à la recherche de quelque chose, qu'ils cherchent ce qui leur manque, mais on voit aussi dans certains cas qu'ils ont tout ce qu'il leur faut. La leçon à retenir de ces observations est peut-être qu'il faut apprendre à se contenter de ce que l'on a.

Si on lit les pièces d'Eschyle, *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes*, on voit bien que certains personnages sont en quête de ce qui leur manque. Polynice, par exemple, veut retrouver son trône et il est prêt à mener une guerre pour cela. Les Danaïdes, elles, veulent à tout prix trouver une patrie où on ne les obligera pas à épouser leurs cousins.

Dans le *Traité théologico-politique*, les hommes dans l'état de nature sont faibles et ne peuvent réellement subvenir à leurs besoins. Il leur faut se regrouper et conférer leur droit souverain à une personne ou une institution pour espérer y parvenir.

Chez Edith Wharton, le désir de reconnaissance est ce qui pousse Julius Beaufort à organiser des bals auxquels tout New York se rend chaque année ; il fait semblant de n'avoir rien préparé, mais il est bien derrière cette organisation qui enchante les participants. Lorsqu'il aura cessé d'éblouir ses semblables avec sa magnificence, il préférera disparaître pour ne jamais revenir.

Encore les manques dont on vient de parler sont-ils éventuellement comblés, mais il y a des désirs que l'on ne peut absolument pas assouvir.

Dans *Les Sept contre Thèbes*, Étéocle est dans l'incapacité de contrer les effets de la malédiction paternelle, et on l'avertit que le meurtre de son frère est une souillure dont il ne pourrait se laver.

Chez Spinoza, on voit aussi que les passions des hommes les poussent sans cesse vers l'insatisfaction : que ce soit « l'avarice la gloire, l'envie » qui les travaille, ils ne demeurent jamais longtemps en repos.

Dans *L'Âge de l'innocence*, c'est la condition féminine qui semble inévitablement vouée à l'infériorité. Malgré tous leurs efforts, Ellen ou Mrs Struthers ne parviennent pas à ce qu'on les considère comme les égales des hommes, et cela n'arrivera pas de leur vivant, malheureusement.

Mais cette insatisfaction est-elle vraiment généralisée ?

On peut tout d'abord avoir l'illusion du bonheur, même si la réalité est autre.

Dans *Les Sept contre Thèbes*, le chœur se voit ainsi ramener à la raison par Étéocle, même si sa situation reste inchangée. Il a des espoirs qu'elle s'améliore, et cela le rassure.

Pour Spinoza, obéir c'est obéir. Mais si l'on obéit en pensant que cela nous est bénéfique à terme, alors nous n'obéissons pas comme des esclaves, mais comme des citoyens. La différence se situe en nous uniquement.

Quant à Edith Wharton, elle nous apprend que May, dans les dernières années de sa vie, a trouvé le bonheur dans l'ignorance des changements du monde qui l'entourait, protégée par la conspiration du silence de son mari et de ses enfants.

Cependant, on peut aussi obtenir réellement ce que l'on voulait.

Dans la pièce d'Eschyle on voit bien que les Danaïdes finissent par obtenir tout ce qu'elles souhaitent : logement, asile, tout leur est accordé.

Pour Spinoza il est possible de vivre dans un monde où nos besoins sont satisfaits, et où notre avis est entendu ; il pense que la ville d'Amsterdam correspond à cet idéal.

Quant à Ellen, dans le roman d'Edith Wharton, elle trouve bel et bien ce qu'elle cherchait à Paris, où, nous dit-on, elle est entourée d'amis qui la comprennent.

Mais si les circonstances ne permettent pas ce *happy end*, comment peut-on trouver malgré tout l'équilibre ? Il semble qu'il faille savoir limiter ses désirs, pour être sûr de ne pas être frustré par leur non assouvissement.

C'est ce que susurrent les servantes à l'oreille de leurs maîtresses, dans les derniers vers des *Supplantes*, alors que celles-ci triomphent : ne faudrait-il pas en rabattre un peu sur leurs exigences ? Doit-on réellement refuser tout mariage ? Cette position extrême (pour l'époque) ne semble pas raisonnable.

Dans le texte de Spinoza, le pragmatisme règne : nombreuses sont les batailles que le philosophe déconseille de vouloir mener, car elles mènent à la frustration. Lorsqu'un souverain comme Alexandre le Grand demande à être adoré à l'égal d'un dieu, nous disait Cléon, il vaut mieux céder à ses caprices. Il n'y a rien à gagner à le contredire.

Et dans le récit de la romancière new-yorkaise, c'est ce que décide aussi Newland Archer quand il renonce à monter les cinq étages de l'immeuble où se trouve Ellen. Il préfère garder d'elle un souvenir heureux, et ne cherche pas à refaire sa vie avec elle.

Peut-être même faut-il comprendre que la nature même de la vie est d'être fugace, inassouvie, et que c'est ce qui la rend si belle et unique.

À ce titre, dans la pièce d'Eschyle les chefs thébains qui se placent à chacune des portes de la cité ont conscience que leur vie est en jeu, et envisagent avec sérénité qu'elle leur apporte le triomphe ou la mort. Étéocle dit ainsi de Mégaree qu'« ou bien, en mourant, il paiera sa dette au sol qui l'a nourri, ou bien, maîtrisant et les deux guerriers et la ville que porte ce bouclier, il en fera des dépouilles qui iront orner la maison de son père. »

Que la vie soit courte et injuste, c'est ce que nous dit dès le départ du chapitre XVI l'auteur du *Traité théologico-politique* : « Les poissons sont déterminés par la Nature à nager, les grands poissons à manger les petits. »

Chez Edith Wharton, Catherine Mingott a aussi cette attitude résignée : elle s'amuse de voir les petites inquiétudes des membres de sa famille et n'hésite pas à fixer Archer de « ses petits yeux clignotants » pour lui dire qu'elle sait parfaitement ce qu'il pense. Elle n'a pas grand respect, à son âge, pour les peines de cœurs de ses descendants.

En somme, chacun veut toujours atteindre un objectif quelque'il soit, accessible ou impossible, dont il espère qu'il le rendra heureux. On est parfois dans l'illusion de l'avoir obtenu, et parfois même on l'obtient. Mais si l'on limite ses ambitions, et plus encore si l'on comprend qu'il est rare de les satisfaire, on se garde une marge de manœuvre et l'on évite les déceptions.

On peut évoquer à ce sujet la maxime de Nietzsche : « Amor fati » : embrasser ce qui arrive, non pas se résigner à ce que nous ne pouvons pas empêcher, mais comprendre que c'est ce qui fait la beauté du monde.